

chands réguliers de Montréal qui, dans leur hâte d'arriver les premiers, avec leur cargaisons, laissent les ports de la Grande-Bretagne vers le 20 mars, et sont obligés de courir la bordée pour éviter les glaces; ils gagnent ainsi quelques jours d'avance sur les marchés du printemps à Montréal. La plupart des désastres (lesquels ont atteint le chiffre de quarante à cinquante dans une année sur 1,500 arrivages ou 3,000 voyages d'allée et de retour) doivent être attribués à cette cause; mais depuis quelques années, ces désastres ont presque entièrement cessé, car à peine en compte-t-on cinq sur le même nombre de voyages."

M. Keefer, tout en reconnaissant les *désavantages* de notre pays, a soin, comme on le voit, d'en signaler les nombreux *avantages*. Il montre que nous possédons de précieuses ressources, capables de produire l'abondance et la prospérité si l'on sait seulement en tirer parti. C'est bien ainsi, pensons-nous, que l'on doit envisager notre pays; il faut se convaincre que malgré nos circonstances désavantageuses, nous pourrions avec de meilleures institutions, un meilleur gouvernement, une meilleure éducation dans le sens étendu du mot, jouir d'un bien-être inconnu jusqu'ici et comparable à celui de nos voisins. Ce qui importe ici, sachons le bien, ce n'est pas seulement la *position*, mais c'est aussi, c'est surtout la *disposition*. C'est la disposition, c'est-à-dire le travail, la bonne conduite, le savoir-faire et l'énergie qui amènent l'aisance et la prospérité. On ne saurait trop s'en pénétrer.

Nous nous proposons de donner encore des extraits de cet ouvrage dans nos numéros prochains, espérant qu'ils seront agréables à nos lecteurs.

DIEU CONNU PAR LE CŒUR.*

Telle est la pensée que renferment plusieurs passages des écrits d'un apôtre bien connu, et dont l'étroite union avec le Sauveur du monde a dû lui faire saisir la vie religieuse dans ce qu'elle a de plus intime et de plus profond. Si nous n'étions pas si accoutumés à voir toutes les vérités servir de point de départ au mensonge, et en quelque sorte de passe-port à l'erreur, nous serions bien étonnés que celle-ci, si simple, si frappante et si constamment mise en relief par le Divin maître, ait subi l'altération commune et ait donné lieu à deux erreurs opposées. D'un côté on a dit, et si on ne l'a pas dit on l'a pensé: puisque c'est par le cœur que l'homme parvient à la connaissance de Dieu, et que cette connaissance est de toutes celle qui lui importe d'acquérir, cultivons le cœur de l'homme exclusivement, au détriment même de ses autres facultés; quand l'homme connaîtra bien son Dieu il sera assez savant. Ainsi l'on a vu l'ignorance des choses de ce monde érigée en principe et mise au rang des vertus.

On a considéré l'homme comme sujet d'autant plus propre à pénétrer le sens des vérités religieuses qu'il avait moins pénétré d'autres vérités, d'autant plus savant dans la connaissance divine qu'il était moins dans les connaissances humaines, en un mot d'autant plus chrétien qu'il était plus ignorant. Il est vrai que c'est le cœur qui connaît Dieu que c'est l'intention qui le saisit et que plus le cœur est développé plus il est propre à la connaissance de Dieu. Mais est-il bien sûr que le cœur (et nous enten-

dons ici par le cœur tout l'être moral) se développe en raison inverse de l'intelligence, et qu'on est d'autant meilleur chrétien qu'on est moins bon géologue, astronome ou philosophe? L'appréciation pourrait être difficile à faire chez un individu, mais personne n'oserait soutenir qu'elle peut offrir la moindre difficulté pour une nation, pour une société et même pour une seule famille. Il est de la plus haute évidence que partout où l'Évangile a été prêché dans sa pureté, le Christianisme a porté d'autant plus de fruits que la nation était plus cultivée intellectuellement. Nous craignons en rappelant ce fait d'entendre quelqu'un nous dire qu'autrefois on pouvait mettre cela en question, mais qu'aujourd'hui tout le monde est d'accord sur ce point. Plût à Dieu que nous ne puissions faire que de l'histoire ancienne sur ce sujet. Rien de plus commun que d'entendre prôner l'ignorance, en faveur de la religion; par les ignorants cela va sans dire, et aussi, chose incroyable, par des personnes qui ont quelque droit au titre de savant. Nous comprenons bien du reste comment on en est venu là, nous voulons de plus reconnaître ce qu'il a pu y avoir de vraiment chrétien chez ceux qui, effrayés des empiètements d'une alliée aussi superbe et aussi ambitieuse que l'intelligence, ont voulu l'abaisser autant que possible, et la regarder non seulement comme nulle, mais même nuisible à la connaissance de Dieu. Nous le comprenons, mais nous ne le justifions pas. On est toujours puni quand pour relever une des facultés de l'homme on rabaisse les autres, et quant au lieu de leur trouver un terrain où elles peuvent toutes se rencontrer soit comme alliées, soit comme supérieures ou subordonnées, on en fait quelques-unes les obscures esclaves des autres. La partie lésée trouve toujours le moyen de se venger, tôt ou tard et de le faire avec aussi peu de charité qu'un esclave. Si nous avions à prouver la corruption de la nature humaine nous ne saurions nous arrêter à un meilleur argument que celui qui nous est fourni par cette lutte incessante que l'on rencontre ainsi au sein de la personnalité humaine. L'intelligence elle aussi doit entrer pour quelque chose dans la connaissance de Dieu, et quand elle s'est vengée de n'avoir pas eu sa part elle l'a fait avec dureté. Il suffit d'un vers comme celui-ci.

"Il n'examinait rien; il était fait pour croire" pour nous faire sentir combien il est dangereux de séparer ce que Dieu a uni, et pour se sentir blessé dans ce qu'il y a de plus grand et de plus noble chez l'homme.

Mais si l'on a négligé la culture de l'intelligence pour donner tous ses soins à la partie morale et religieuse de notre être n'a-t-on pas aussi d'un autre côté fait bon marché du cœur pour cultiver l'esprit? n'a-t-on pas dit: le cœur est fait pour aimer et non pour connaître? comme si l'amour n'était pas aussi une connaissance: laissez le donc s'acquitter de la mission qu'il a à remplir.

On a pu le dire et le faire avec une espèce de bonne conscience, celle au moins qui peut donner le nombre et le talent. On se sentait en si bonne compagnie, qu'on a pu facilement oublier ceux qui ont moins de distinction. Dans l'entrain d'une société brillante, animée, l'on dédaigne et l'on raille à son aise celui que sa naïveté et sa gaucherie naturelles portent à dire des paroles peu gaies, à laisser échapper un soupir où il n'est permis que de briller et de faire croire au bonheur.

Il était naturel d'éconduire du domaine de la science le cœur qui, ne répond toujours que d'une manière générale et quelquefois peu logique aux questions qu'on lui fait

*Ière Épître de St. Jean IV. 7 et 8.